

Le voyage de la peur

de Ida Lupino (Etats-Unis – 16/10/1953)

reprise le 20/09/2023)

avec Edmond O'Brien, Frank Lovejoy, William Talman

JEUDI 14/03/2024 - 21h00

DIMANCHE 17/03/2024 - 11h00

LUNDI 18/03/2024 - 19h00

V.O.S.T. - durée 1h11

Court métrage

Walking on the wild side de Dominique Abel, Fiona Gordon (Fiction – 13'00)

Un matin, un célibataire timide entre en collision avec une grande rousse. C'est le coup de foudre. Comment revoir cette femme que le destin a mise sur sa route ?



Ida Lupino sur un plateau en 1952.
© COLLECTION CHRISTOPHEL/AFP

Issue d'une famille anglaise composée uniquement de comédiens et de comiques depuis des générations, Ida semblait prédestinée à travailler dans le milieu artistique. À 14 ans déjà, elle commence à jouer les vamps glamour sur grand écran dans **Her First Affair** d'Allan Dwan (1932). À 15 ans, elle vole vers Hollywood et signe un contrat avec la Paramount, qui l'utilise en tant qu'archétype de la blonde platine dans de nombreux rôles insignifiants. Suite à un unique rôle majeur de prostituée vengeresse dans **La Lumière qui s'éteint**, de William A. Wellman qui la révèle en

1939, un changement de studio devient nécessaire : elle se dirige vers la Warner en lui imposant un retour à sa couleur naturelle, se dévêtant ainsi de cette apparence de sous-Jean Harlow qui l'empêchait de se révéler au grand public. Mais après plusieurs rôles de composition dans des chef-d'œuvre, chez Raoul Walsh dans **Une femme dangereuse** (1940), et **La Grande Évasion** (1941) ou encore chez Michael Curtiz dans **Le Vaisseau fantôme** (1941), l'actrice se rend rapidement compte que le système des studios ne lui convient pas, étant peut-être lassée de toujours incarner ce qu'elle appelait « la Bette Davis du pauvre ». Après de nombreuses suspensions à la Warner car elle refusait de jouer des personnages qu'elle estimait inintéressants, la jeune femme comprend que ce qu'elle cherche avant tout, c'est l'indépendance.

À tout juste 27 ans, Ida Lupino décide de fonder avec Collier Young, son deuxième mari, la société de production indépendante The Filmmakers. Avec cette société, le couple met en avant un désir commun d'explorer de nouveaux sujets, d'essayer de nouvelles idées et de découvrir de nouveaux talents créatifs, s'affichant ainsi comme de véritables rebelles à Hollywood, au sein d'une société américaine de plus en plus puritaine et en pleine chasse aux sorcières.

Le premier film que la société décide de produire dans cette veine, en 1949, est **Not Wanted** (*Avant de t'aimer*), dont Ida a co-écrit le scénario mettant en scène Sally (Sally Forrest), une jeune femme obligée d'abandonner son enfant suite à une grossesse non

voulue. Cependant, trois jours après le début du tournage, le réalisateur Elmer Clifton fait un infarctus. Le manque de budget et l'emploi du temps serré de cette petite production oblige donc Ida Lupino à prendre une décision radicale et inédite : elle remplace le réalisateur au pied levé et met en œuvre tout ce qu'elle a pu observer et apprendre auprès de ses réalisateurs mentors, tels que Raoul Walsh, Michael Curtiz ou Robert Aldrich, lors de ses longues journées d'ennui sur les plateaux. Le moins que l'on puisse dire, c'est que son passage de devant à derrière la caméra est un succès : bien que son nom ne soit pas crédité, la réalisatrice a réussi l'exploit de faire le film en deux semaines pour 153 000 dollars. **Not Wanted** en récolte plus d'un million l'année suivante, montrant l'appétence du public américain pour des films aux sujets plus « adultes » et moins aseptisés. S'en suivent quelques années prolifiques et denses, avec six films réalisés en cinq ans, illustrant ainsi que sa précédente réussite n'était pas seulement un coup de chance mais qu'Ida Lupino possède un réel regard de réalisatrice. Revus et corrigés.

Le voyage de la peur, tourné juste avant **The Bigamist**, tranche avec les précédentes réalisations de Lupino. D'une part car il ne prend pas comme sujet principal le parcours d'une femme meurtrie mais se consacre à un trio masculin, ensuite car Lupino s'essaye à un genre très codé et, ce faisant, modifie son approche de la mise en scène.

On retrouve dans **Le voyage de la peur** cette linéarité du récit propre à la cinéaste, ainsi qu'une galerie de personnages perdus, désorientés, qui ne savent pas comment faire face au drame qui les accable. La linéarité chez Lupino prend souvent la forme de trajets, de déplacements. Ceux-ci sont toujours forcés et ne sont pas, comme dans le western classique par exemple, un voyage choisi au cours duquel le héros parvient à résoudre les enjeux dramatiques du récit. Chez Lupino, les personnages ne voyagent pas, ils fuient, de manière souvent désespérée. Ils n'ont pas de buts, pas d'objectifs, et le trajet n'est pas porteur d'une résolution. C'est en eux, et par les rencontres qu'ils font, qu'ils y parviennent et leur fuite se solde le plus souvent par un retour à la case départ. Ici, le preneur d'otages n'a pas de plan, pas d'échappatoire, et il entraîne avec lui ses deux prisonniers alors qu'il se sait courir à sa perte. De cette terrible odyssée, rien de bon ne ressortira. Tout ce que vont découvrir Roy et Gilbert c'est la peur, l'humiliation et la part la plus noire de leur être. Car, comme souvent chez Lupino, le climax tant attendu déjoue nos attentes. Tout le récit pousse le spectateur à désirer la vengeance des humiliations subies, à voir le tueur être arrêté, le voir abattu pour ses crimes. Or, lorsque celui-ci est effectivement appréhendé et que Roy le roue de coups alors qu'il est au sol, le malaise l'emporte largement sur le sentiment de justice. Nulle guérison, nulle résolution n'est à l'œuvre dans cet épilogue et l'on sent qu'on laisse les deux victimes dans un abîme de désespoir dont ils ne se remettront jamais vraiment.

Le film fourmille d'idées, la plus étonnante restant cette figure de criminel qu'une paralysie faciale empêche de clore sa paupière droite : un handicap qui devient une source de suspense, les prisonniers ne sachant jamais si le tueur dort ou non. Autre point fort : des acteurs impeccables, notamment William Talman qui incarne un psychopathe d'anthologie. L'acteur raconte même que peu après la sortie du film, un homme l'accoste dans la rue alors qu'au volant de sa décapotable il attend que le feu passe au vert, lui demande s'il est bien l'auto-stoppeur et, Talman acquiesçant, le frappe au visage avant de repartir ! Olivier Bitoun DVDCLASSIK